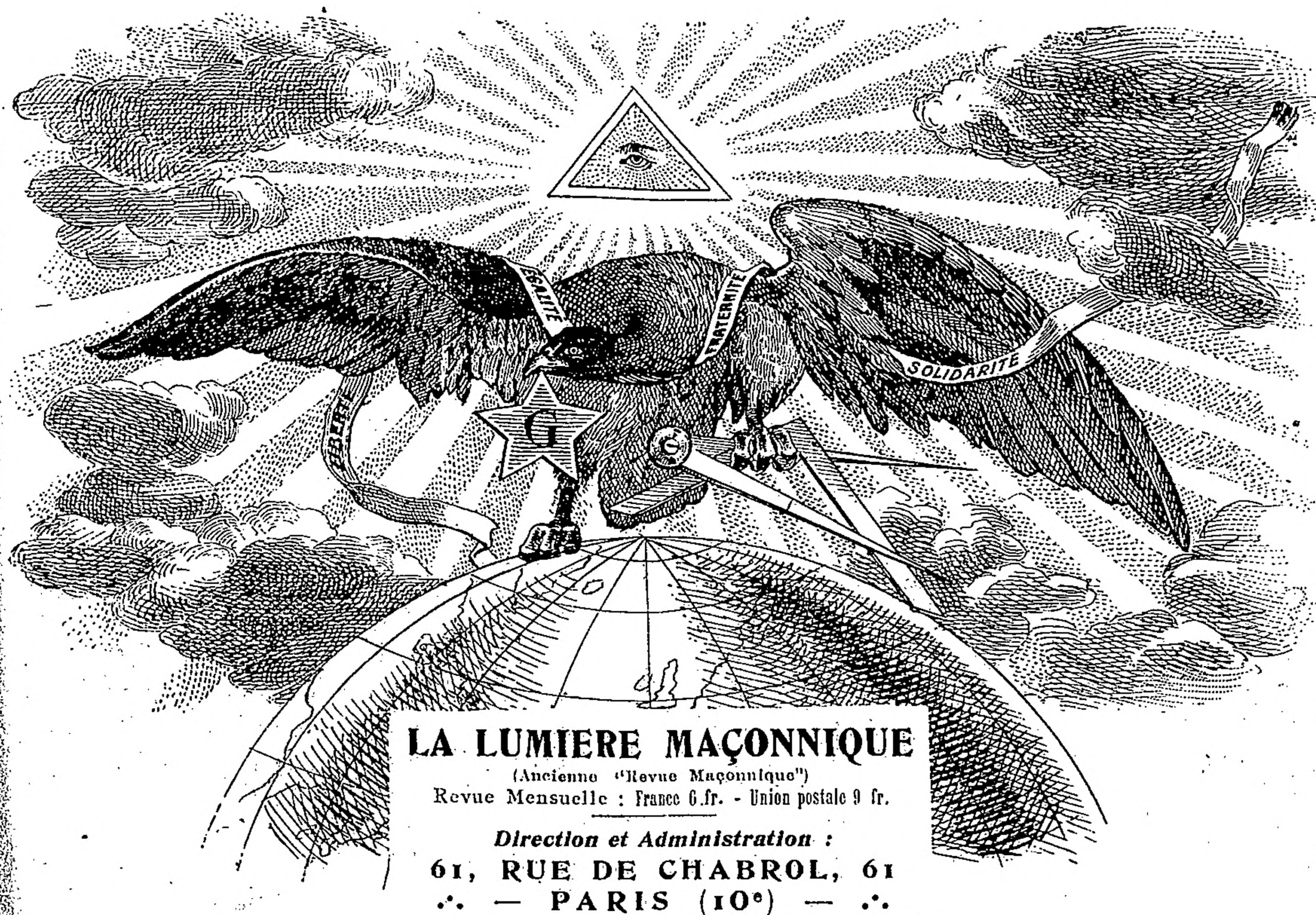


LA LUMIERE MAÇONNIQUE
(Ancienne "Revue Maçonnique")
Revue Mensuelle : France 6 fr. - Union postale 9 fr.

Direction et Administration :
61, RUE DE CHABROL, 61
∴ — PARIS (10e) — ∴

Troisième Année — Février 1912 — No 26

La Fête du Trentième Anniversaire de la Fondation de la L∴ AN ERWINS DOM.

Or∴ de Strasbourg (G∴ L∴ de Francfort)
Discours du F∴ Antonin Laurent, Vén∴ de la L∴ *Les Chevaliers Unis*, Or∴ de Lyon.

Mes FF∴,

Pour la deuxième fois, les FF∴ des *Chevaliers Unis* font visite à leurs FF∴ de Strasbourg. Pour la deuxième fois, il nous est donné d'assister à ces fêtes grandioses qu'organise avec tant d'éclat la Loge *An Erwins Dom.*

Dois-je, mes FF∴, vous dire combien votre fraternelle invitation nous a touchés et combien nous avions hâte, en l'acceptant, de venir serrer des mains amies et chanter ensemble l'immortel cantique de la Fraternité ?

Mes FF∴, je ne fatiguerai pas votre bienveillante attention par un discours quelconque, préférant, et de beaucoup, vous laisser sous l'impression bienfaisante de ceux que nous avons tous applaudis — je vous demanderai simplement

de faire avec moi un léger retour sur le passé et d'examiner le chemin parcouru.

Il y a, mes FF.·., à peine six ou sept ans ! Un fossé qui paraissait infranchissable séparait les Obédiences maçonniques française et allemande — rien ne semblait pouvoir les combler — lorsqu'un homme, un Maçon, dont l'intelligence n'a d'égale que la noblesse d'esprit, entreprit de faire cesser cette situation antifraternelle et par ses actes, par ses écrits, par son inlassable dévouement, fit jaillir dans nos cœurs cette étincelle de fraternité que nous possédons tous ! *Le premier obstacle était franchi.*

Cet homme mes FF.·., cet apôtre de la paix, ce Maçon, au cœur généreux, vous l'avez deviné, son nom est sur toutes vos lèvres, c'est notre F.·. Heinrich Kraft.

Mais l'élan était donné et de même que certains courants ne peuvent être arrêtés, rien n'arrêtera désormais notre ami, dans sa marche fraternelle... Ce sont d'abord les visites réciproques, d'At.·. à At.·., puis les jounées inoubliables de la Schlucht, de Bâle, de Baden-Baden, de Paris, et chacune de ces étapes glorieuses voit les mains se serrer davantage, les cœurs battre plus fort pour le triomphe du rapprochement des peuples et de la Maçonnerie universelle.

Aujourd'hui, mes FF.·., la distance est franchie, le fossé est comblé ; mais faut-il pour cela nous arrêter dans notre marche en avant ?... Non ! mes FF.·., il nous reste encore à gagner une bataille décisive ; il faut que par nos efforts, par notre dévouement nous arrivions à la fête internationale,*avec l'œuvre achevée*, il faut que nous puissions dire à ceux qui nous succèderont et qui nous fermeront les yeux hélas ! : « Voyez, il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule Maçonnerie ; grâce à la persévérance et au travail, il n'y a plus désormais qu'un seul Maçon, celui qui aime et protège son Frère, celui qui soulage ceux qui souffrent, celui qui pratique notre initiation. Ne cherche pas à connaître s'il habite la France, l'Allemagne, ou tout autre point du globe, s'il travaille avec d'autres outils, si les formes rituelles de ses travaux sont dissemblables ; sois sans crainte, c'est un Maçon, sa main peut se poser loyalement dans la tienne et son cœur battre à l'unisson du tien. *La Maçonnerie est une grande famille et il n'existe pas de différence entre tous ses enfants.*

Voilà, mes FF.·., ce que je tenais à vous dire et, en m'excusant d'avoir abusé de votre bienveillance, laissez-moi vous affirmer encore que les FF.·. des *Chevaliers Unis* sont, et seront toujours avec vous. Laissez-moi saluer les FF.·. de la Resp.·. L.·. *An Erwins Dom*, son dévoué Vén.·. le F.·. Friedman, notre F.·. Kraft, son Vénérable d'honneur, souhaiter dans un avenir prochain voir se réaliser l'union fraternelle et indissoluble des Maçons du monde entier.

Strasbourg, le 11 *février* 1912.

ANTONIN LAURENT.·.

A propos de cette Fête, ajoutons que la L.·. *Gœthe*, Or.·. de Paris, de la G.·. L.·. D.·. F.·. y a été représentée par son Vén.·. le Dr Jur Schauer. Celui-ci en rendant compte à la L.·. *Gœthe* de cette admirable fête maç.·. annonça à l'At.·. que l'un des orateurs dont le discours avait produit une très forte impression sur l'assistance réunie dans le Temple de la L.·. *An Erwins Dom*, le F.·. Blind, viendrait refaire sa conférence sur la Mission de la Franc-Maçonnerie, à Paris, à l'une des prochaines Ten.·. Sol.·. de la L.·. Gœthe.

Travaux Initiatiques[1]

Spéculation maçon.·. & Spéculation prof.·.

Par le F.·. A. MICHA 3e

Idées présentées aux R.·. L.·. HÉLIOS Or.·. de Beausoleil, et DEMOS Or.·. de Nice, en Mai et Juin 1911.

Ce Morc.·. d'Archit.·. a reçu la bienveillante appréciation de notre très regretté F.·. Blatin, qui nous l'a transmis.

(Note de la Réd.)

Mais le langage des symboles est tout autre que l'idée qu'on s'en fait communément ; et ce langage ne s'apprend pas aussi facilement qu'on apprend une science profane quelconque. Quand on le connaît bien, on sait des choses que celui que nous appelons un savant ne sait pas, tandis qu'un illettré, exceptionnellement, peut pourtant connaître. Ce langage ne se sert ni de caractères ni de signes pour s'exprimer, pas même de la voix, car il est absolument silencieux, et il est cependant aussi la plus sublime mélodie, car il est « la voix indicible et inouïe, la voix merveilleuse dans le sens spirituel. » Et seul, il exprime la réalité permanente, seul, il dévoile Isis, seul il est la « lumière », cette lumière dont on nous parle tant, mes FF.·., enfermée dans la pierre brute, flambeau qui jamais ne fut allumé et qui jamais ne s'éteindra...

Mais quel langage parlé-je donc ici ? Quel charabia ceci ne doit-il pas être pour la généralité des Maç.·. d'aujourd'hui ?

Il n'est pas étonnant que ce langage purement maç.·. soit devenu totalement inintelligible à nous, Maç.·. modernes, si profondément enlisés que nous sommes dans la matérialité, notre esprit si obscurément absorbé qu'il est dans les luttes sociales et politiques, dans l'ardente passion desquelles, devenus sourds et aveugles devant la tradition maçon.·., nous avons laissé tomber notre méthode initiatique dans la plus grande désuétude.

Aujourd'hui, il n'est plus question, chez nous, que de « la libre communication des pensées et des opinions », des droits de l'homme et mille autres semblables refrains populaires ; et on va jusqu'à nous demander de dire si, oui ou non, un officier peut voter !!!

Pauvre petit Maçon du 3e degré, je demande à mes Ill.·. F.·. si cela est du ressort de l'initiation maç.·., du « développement de nos facultés supérieures », notre seule besogne, ou bien si ce n'est pas tout ce qu'il y a de plus profane, c'est-à-dire du domaine exclusif des parlements et associations diverses des peuples ?

Je demande si, oui ou non, la Maç.·. s'élève au-dessus de toutes ces associations, de leurs théories, combinaisons et entreprises ?

Et alors, répondez-moi aussi par quel tour de force ou de subtilité vous entendez cela ?

Mais il ne peut y avoir aucune réponse à donner à cette question insoluble. Il n'y a qu'une situation vicieuse à expliquer ; et cette explication-là, je veux

(1) 2e article, voir *La Lumière Maçonnique*, n° 25, janvier 1912.

la laisser donner par un autre plus autorisé que moi, par une trop méconnue de nos célébrités Maç.·., un grand érudit et Ill.·. Maç.·. s'il en fut.

Voici ce que dit Ragon, à ce propos, dans l'avant-propos de son *Orthodoxie Maçon.·.* (E. Dentu, éditeur, août 1853).

« Pendant notre carrière maçon.·. qui, déjà, date d'un demi-siècle, nous avons eu, dans nos excursions aux Etats-Unis, en Angleterre, en Hollande, en Belgique, dans une partie de l'Allemagne, en Suisse et en France, dans nos principales villes si richement peuplées d'hommes instruits, bien des occasions de fraterniser et de converser avec des Maç.·. de considération, dont les dignités et les grades étaient éminents, et presque toujours, l'érudition profane se trouvait bien supérieure à l'instruction maçon.·.. Il n'y avait, sauf de rares exceptions, aucune unité de pensées, aucune fixité de vues, aucune opinion bien arrêtée sur l'origine de l'Ordre, sur son but secret, sur les conjectures qu'on doit tirer des « Ebauches initiatiques » consignées dans les trois grades symboliques. Réfutait-on un jugement qui venait d'être porté ? la réplique était : « Vous « pourriez bien avoir raison. » Mais tous s'accordaient à considérer les Loges comme d'excellentes écoles de morale où l'on apprend à pratiquer la vertu, à honorer Dieu avec un cœur pur, par de bonnes actions, sans s'occuper en rien d'aucuns des cultes qu'on lui rend ailleurs ; à obéir aux lois, sans se mêler, comme Maç.·., aux rouages politiques qui les produisent ; à aimer l'humanité et à secourir ses frères... D'après ce tableau, la Fr.·. Maç.·. ne doit produire que des citoyens loyaux, probes et philanthropes ; et, bien que ses travaux se continuent secrètement, on sait, depuis longtemps, que ses secrets ne consistent plus que dans les moyens de reconnaissance, qui se composent d'une langue universellement parlée, et d'un langage muet pour l'oreille, mais très significatif pour l'œil et le toucher. Mais ces moyens eux-mêmes ne sont plus secrets : le temps et l'impression les ont dévoilés. Alors, à quoi bon le serment terrible imposé à l'Initié ? Certes, s'il était moderne, il serait d'un style tout autre ; mais il est antique ; c'est celui que proférait l'Initié égyptien. Il a été reproduit pour prouver que l'institution est une rénovation, une continuation des mystères de l'Asie, de l'Egypte, qui étaient aussi des écoles, où l'on enseignait toutes les sciences et tous les arts. Cependant, ces études, ces connaissances, quelque « profondes ou élevées » qu'elles fussent, n'exigeaient pas un pareil serment ; et, puisqu'il existait, c'est qu'il y avait un sanctuaire mystérieux où la déesse « *Isis était sans voiles* ». On y recevait la grande initiation, avec la connaissance de la doctrine sacrée, qu'il conviendrait de reproduire, si l'on veut que le serment actuel cesse d'être un non-sens.

« ... Bien que la Maçon.·. soit la même sur tout le globe, l'esprit qu'y attache chaque nation n'est point généralement uniforme ; elle est philosophique en France, congrégationnelle et biblique en Angleterre et aux Etats-Unis, catholique en Prusse, etc.

« ... On a dit, avec raison, que l'ignorance enfante l'erreur, et celle-ci tous les maux ; la Maçon.·., qui est une lumière opposée aux ténèbres de l'ignorance pour en arrêter les effets funestes, si elle avait été plus étudiée, aurait, constamment et sans entraves, fait jouir ses adeptes des bienfaits qu'elle répand. Mais l'ignorance de ses principaux chefs a causé toutes les tribulations qui l'accablent encore (1). La Maçon.·. est « Une », son point de départ est « Un ». Tous les rayons émanés du foyer primitif étaient purs et réguliers ; tout ce qu'à leur tour ces nouveaux centres de lumières ont constitué et constituent est bon et régulier ; mais tout ce qui n'en provient pas doit être impitoyablement rejeté dans le néant. »

(1) On aurait mieux goûté un peu plus de douceur fraternelle.

Et plus loin, au chapitre XXIII, intitulé : « Universalité et unité de la Fr.·. Maç.·. :

« La Fr.·. Maç.·. a pour caractère fondamental, l'universalité. Ce caractère est indispensable à son œuvre. Elle est une, et tout rite ou toute nation qui s'écarte de ce principe s'égare et sort de la voie maçon.·.

« Nous ne concevons pas une véritable Maçon.·. qui puisse s'appeler « anglaise » ; une autre « américaine », etc., etc.

« ... Y a-t-il des mathématiques anglaises, écossaises ou françaises ? Non ; il y a des mathématiques comme il y a la Fr.·. Maç.·.

« ... On a dit : « La fraternité universelle engendrera l'unité. » Qu'est-ce réellement, que la fraternité universelle, si ce n'est la Fr.·. Maç.·., dont les membres épars chez tous les peuples du globe, tendent à n'en faire un jour qu'une seule famille de frères, pour arriver à « l'unité de l'humanité » ?

Voilà, mes FF.·., bien exposée, par une grande autorité maçon.·., l'origine de la situation vicieuse dont nous souffrons, ainsi que l'existence, dans le système vraiment maçon.·., d'une spéculation autrement importante que celle de la morale, de la science et de la philosophie ordinaires, spéculation qui, précisément, justifierait, si elle existait encore chez nous, ce serment antique qui n'était déféré que par ceux qui allaient recevoir la grande initiation aux mystères de l'Etre et de la Nature.

Mais nos administrateurs de l'ordre, même en ce jour, le reconnaîtront-ils ? Cependant, on aura beau nous rappeler au caractère et aux tendances de la Fr.·. Maç.·., plus on ressassera ce thème au milieu de ce cercle vicieux, plus ce sera comme dans la comédie où l'on dit, en parlant de la politique : « Plus ça s'explique, moins ça se comprend. »

Aussi la Maçon.·. n'est pas là. Et si nous n'avions pas oublié la « *méthode secrète* » qui nous amène à nous différencier de tout ce qui est profane, si nous savions encore comment on rentre en soi-même, dans l'isolement de tout ce qui est impur, c'est-à-dire extérieur, car, disons-le, profane est tout ce qui est extérieur, et la Maçon.·. est ce qui est intérieur, alors nous comprendrions lumineusement la trop longue fausse route que nous suivons : l'ineffable voix silencieuse nous ferait entendre les accords parfaits de l'harmonieuse réalité. Et depuis que le G.·. Arch.·. a été écarté de notre institution, on a ainsi donné la note caractéristique de l'absence totale de toute initiation chez nous. On a, pour ainsi dire, donné le coup de grâce à la connaissance Maç.·., tout comme si, dans une religion on en venait à écarter, de ses conceptions, l'idée de Dieu.

Or, mes FF.·., nous ne sommes pas une religion ; mais le caractère de l'initiation maç.·. indique assez que nous devrions être « la Religion une » par la connaissance des grands mystères de la Nature, aujourd'hui délaissée par la frivolité des hommes.

Et c'est pour cela que nous devrions être au-dessus de toutes les religions ou autres philosophies, que nous devrions être « Religion-Science », ou encore « Religion-Sagesse ».

Mais la furie des « *Droits* » de 1789 nous assourdit encore de son formidable tintamarre ; et, dans cet apocalyptique hourvari, au sein des hommes bout ce mauvais levain d'envie, de jalousie, d'intolérance et de haine, pendant que sur leurs lèvres, on entend les cris de liberté et de tolérance !!!...

Ce produit hybride, cette civilisation évoluant dans l'égoïsme, n'est sûrement pas le fait de la Fr.·. Maç.·. ; mais celle-ci, dans les subtiles complications du mal, en a reçu de telles atteintes, qu'elles se font sentir d'une façon très aiguë, dans toutes ses parties constituantes, et qu'elles ont même opéré une pernicieuse

transformation dans sa doctrine et dans sa tradition : elle est, pour ainsi dire, emportée par un courant dont elle doit s'affranchir, coûte que coûte, si elle ne veut pas y sombrer. . . . .

Nous lisons dans l'*Acacia* de février dernier, dans un article intitulé : « Les principes de la Fr.·. Maç.·. », par le F.·. M I. Nergal, page 86 : « La tradition « est l'œuvre que font les générations successives, qui se transmettent oralement « des usages, des procédés, des principes religieux, superstitieux ou philoso- « phiques. Toute la vie des sociétés, et à plus forte raison celle des individus « est pénétrée de traditions. »

Mais ne confondons pas ; s'il y a des traditions, il y a, en Maç.·., la tradition, représentée par son symbolisme inchangeable, mais plutôt méconnu ; une tradition ni écrite ni orale, parce qu'on ne peut l'écrire ni la dire, mais l'acquérir individuellement par l'initiation, en arrivant par degrés à la Lumière, et en suivant *une méthode* qui a totalement disparu. En Maçon.·., ce qu'on devrait envisager dans ce qu'on appelle la Tradition, n'est pas la transmission d'usages ou de coutumes que se font les générations, ni même ce qui nous vient de la science des générations passées, car tout cela n'est que de la surface et du domaine profane : la Tradition que l'on voit avec peine presque, entièrement perdue dans une institution où elle devrait être entretenue et conservée pieusement, c'est la transmission de la lumière, de l'initiation ni écrite ni orale, mais acquise par une méthode qui exige « seule » le secret.

Plus loin nous lisons dans le même article : « Les hommes peuvent briser « une graine, mais ils ne peuvent pas lui faire donner un fruit différent de son « espèce, alors que par des « *croisements prudents* », et gradués ils peuvent « transformer la plante. La Maç.·. ne peut qu'évoluer, ce qu'elle fait du reste, « toujours vers une meilleure adaptation au but qu'elle poursuit de rapprocher « les hommes. »

Eh bien, nous disons, nous, que la Maç.·. ne peut pas évoluer, pour la raison bien simple que l'initiation, c'est-à-dire l'acquisition de la Lumière ou de la Vérité, est ce qu'elle fût et sera toujours invariablement la même chose ; mais la connaissance maçon.·. peut et doit s'étendre de plus en plus aux hommes que l'évolution progressive rend aptes à venir frapper régulièrement et rituellement à notre porte. C'est précisément parce qu'on a perdu la tradition, et que, par suite, on a voulu faire évoluer notre institution à l'instar de toute autre association, et je dirai, contrairement à notre cher F.·. Nergal, par des « *croisement imprudents* », que nous sommes tombés en plein dans la spéculation profane..

Prenant maintenant notre Constitution, G.·. O.·. D.·. F.·., au titre « Commentaire » et à l'article « Principes », nous y relevons cette déclaration du Conseil de l'Ordre : « Le Conseil regrette une fois de plus que la F.·. M.·. ne « se soit pas toujours renfermée dans ses règlements, qui ouvrent *toutes grandes* « les portes de ses temples à *toutes les opinions* et à *toutes les conceptions* philo- « sophiques *morales ou sociales...* »

Qu'est-ce à dire, si ce n'est là une conception de société profane de libre-pensée, et pas du tout celle d'une institution toute particulière, ayant pour idée essentielle et fondamentale, « l'Initiation » et en 33 degrés même ?...

Nous trouverions beaucoup d'autres expressions (nos règlements en fourmillent), qui indiquent clairement que la Fr.·. Maç.·. a versé complètement dans le domaine profane, donnant ainsi la preuve et de la perte de son système particulier, et de son impuissance, de ce fait, à suivre une autre ligne que celle

qui lui est tracée par les mouvements de la science et de la conscience du dehors.

Nous ne voulons prendre qu'un exemple, extrait de la discussion de 1876 et du vote de 1877, sur le vœu demandant la suppression des deux premiers termes du deuxième paragraphe de l'article premier de l'ancienne Constitution, ainsi conçue : « La Fr.·. Maç.·. a pour principe l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. » Il y est dit que : « la solidarité humaine et la liberté de conscience, qui « seraient alors les bases exclusives de la Fr.·. Maç.·. comportent certainement la « croyance en Dieu et en une âme immortelle, autant qu'elles autorisent le « *matérialisme*, le *positivisme* ou toute autre doctrine philosophique. » Or, l'initiation maç.·. ne comporte point de croyance, mais l'acquisition de la « Lumière », c'est-à-dire de la preuve, non seulement, de l'existence d'un état divin dans la nature, mais de bien d'autres choses encore, qui n'ont rien de commun avec *toute autre* doctrine ou science *prof.·.*. Cela est spécial à la Fr.·. Maç.·.. Et, nous reportant à l'article de l'Ill.·. F.·. Sluys, dans l'*Acacia* de janvier, nous y lisons cette citation de notre T.·. Ill.·. et cher F.·. Blatin, à propos du vote sur ce vœu de 1876 : « Le jour où les doctrines anaturalistes, posi- « tivistes et athées ont commencé à prendre, dans le domaine philosophique, « une place considérable, la vieille formule du G.·. Arch.·. n'a plus suffi... »

Mais encore une fois, aurions-nous eu à nous occuper de tous ces mouvements extérieurs si nous avions possédé la « Lumière » ; n'aurions-nous pas été au-dessus de toutes ces spéculations profanes ? Nous ne nous retrouverons plus dans toutes ces contradictions avec notre tradition, et dans tous ces vocables : « nous *combattons*, ou nous *luttons* », si souvent employés chez nous, alors que nous n'avons qu'à former et à développer les qualités supérieures de l'homme, ce qui ne peut se faire qu'en dehors de toute lutte.

Quand vous le voudrez, mes FF.·., nous nous retirerons de tous ces débats passionnés, de tous ces mouvements sociaux ardents ; nous nous occuperons de quelque chose de plus sain et de plus noble, exclusivement du perfectionnement humain, qui, seul, peut rendre meilleure la société humaine, par une méthode qui a fait ses preuves dans tous les temps, et qui, seule, conduit infailliblement l'homme dans le chemin de la vertu, et le Maçon dans sa spécialité, la gnose.

Nous retrouverons la Voie de nos Ill.·. ancêtres, la Voie de la Sagesse.

Nous serons convaincus que le plus bel emblême du gouvernement et du peuple est « une femme balançant son fils sur ses deux genoux ; car on ne peut « mieux peindre la confiance de ce dernier, dans l'autorité qui le gouverne, « que par la sécurité avec laquelle un enfant repose sur les genoux de sa mère. » (*Rameau d'or d'Eleusis*, du F.·. Marconis).

Mais alors un labeur incessant s'impose ; et il se pose devant nous, dans toute la noblesse de sa nature : c'est celui de nous préparer et de préparer nos semblables, nos FF.·., à la réalisation de cette admirable allégorie. Voilà l'édifice, le temple mystique universel à édifier, où l'homme régénéré ne pratiquera plus qu'un culte, celui du mutuel amour, symbolisé par la mère et son enfant.

En vue de cette grande préparation, nous ne pouvons pas tant courir après nos « *droits* », mais nous devons chercher en tout et partout à accomplir *tous nos « devoirs »*.

A. Micha.·.

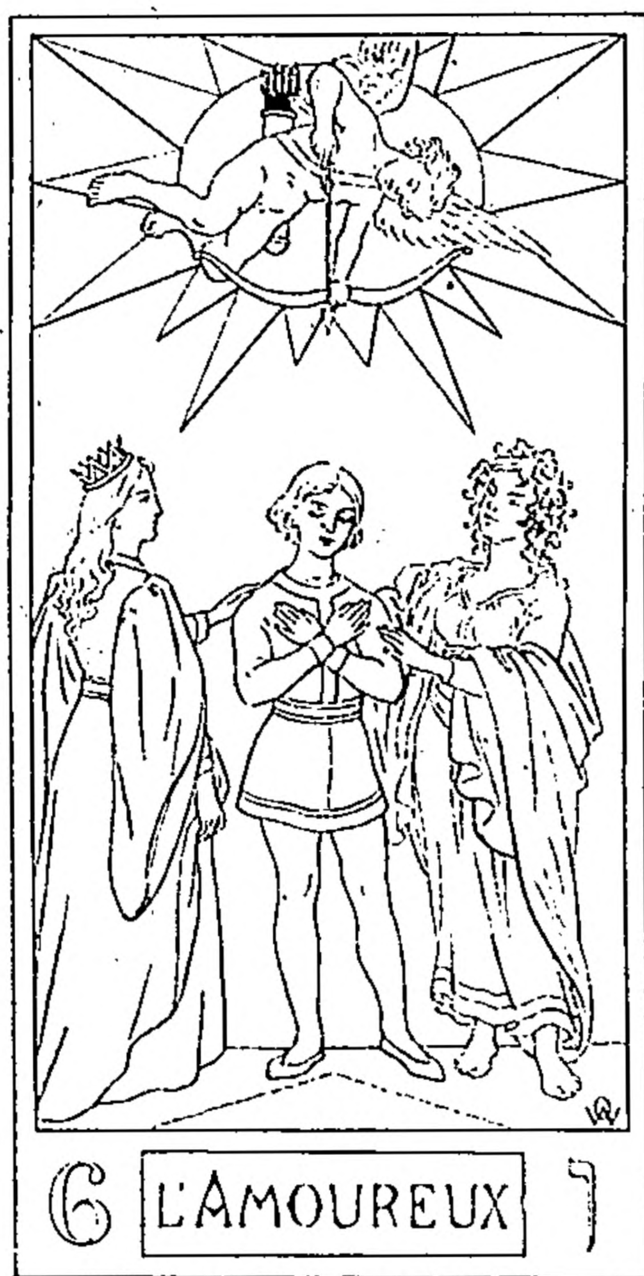
(*A suivre*)

Les Arcanes du Tarot[1]

(Suite.)

VI. L'AMOUREUX

Au sortir de l'adolescence, alors qu'il venait d'achever son éducation héroïque, Hercule, voulant réfléchir à l'emploi qu'il ferait dans la vie de ses puissantes facultés et de ses nombreux talents, se retira dans la solitude, en vue de mieux se recueillir. Deux femmes d'une rare beauté lui apparurent alors brusquement, chacune le sollicitant à la suivre. La première, personnifiant la *Vertu*, lui fit entrevoir une existence pleine de luttes, réclamant des efforts incessants et conduisant au triomphe par le courage et l'énergie. L'autre, incarnant la *Mollesse*, pour ne pas dire le Vice, engageait le jeune homme à jouir paisiblement de la vie, en profitant des avantages qu'elle offre à qui sait borner son ambition.



La 6e Clef du Tarot s'inspire visiblement de cette scène mythologique quand elle nous montre un jouvenceau arrêté à l'intersection de deux routes, baissant les yeux avec embarras, en subissant l'épreuve qui attend tout être conscient au moment où, entré en pleine possession de ses moyens d'action, il s'apprête à les mettre en œuvre. Il importe alors de choisir entre la recherche des satisfactions personnelles et l'accomplissement austère du devoir, entre les ambitions égoïstes et la consécration de l'individu au service d'un intérêt supérieur au sien. Si Hercule a pu se déterminer sans hésitation, il n'en est pas de même de *l'Amoureux* du Tarot, qui semble personnifier la perplexité. Ira-t-il à droite, écoutant la reine altière, vêtue de bleu (fidélité) et de rouge (énergie), qui l'exhorte aux mâles résolutions, ou se laissera-t-il entraîner à gauche, par la bacchante enguirlandée de pampres, prêtresse du plaisir et de la volupté, à peine voilée de gaze jaune (matérialité) et verte (vitalité).

Pour indiquer à quel point les sollicitations contraires se partagent

---

(1) Voir les numéros précédents et notamment ceux de février et mars 1911, qui reproduisent les 22 Arcanes d'un Tarot inédit, reconstitué d'après des document du Moyen-Age et de la Renaissance.

l'Amoureux, son costume change de couleur d'une moitié du corps à l'autre, devenant ainsi alternativement rouge et vert.

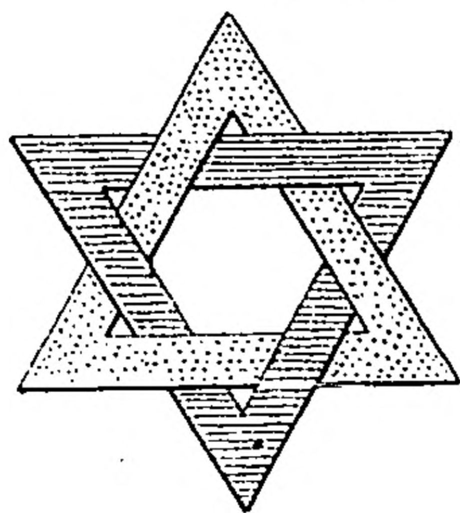
Ces couleurs sont celles du Feu △ et de l'Eau ▽, de l'activité masculine et de la sensibilité féminine. Elles alternent dans les rayons d'un nimbe, sur lequel se détache un Cupidon aux ailes rouges et bleues, qui se prépare à décocher une flèche sur l'Amoureux.

Celui-ci représente, en réalité, la personnalité consciente, en rapport avec le monde physique, dont elle reçoit les impressions (▽ vert) et sur lequel elle agit (△ rouge). C'est cette personnalité qui délibère, en vue de déterminer l'acte volontaire. Tant que la délibération dure, une force reste en suspens, celle de l'énergie volitive figurée par l'Amour. Cette énergie s'accumule, en quelque sorte, au dessus de notre tête. Nos désirs, nos aspirations persistantes, l'entretiennent, augmentent sa tension, jusqu'au moment où une volition est devenue exécutoire. Alors la flèche est décochée, une décharge d'énergie se produit, et l'acte bon ou mauvais, généreux ou égoïste, s'accomplit.

L'Arcane VI ne se rapporte pas encore à l'acte lui-même, mais à ce qui le prépare. Il faut se rappeler, à ce sujet, que les trois premiers Arcanes font allusion à la Pensée envisagée : 1° dans sa source active (*Bateleur* — Principe pensant) ; 2° dans son essence agissante (*Papesse* — Action de penser, Verbe) ; 3° dans son résultat subjectif (*Impératrice* — Idée, Conception).

Or, les trois Arcanes suivants correspondent aux trois premiers, mais cette fois dans le domaine de la *Volonté*, si bien que l'Arcane IV (*Empereur*) figure la cause interne voulante, l'Arcane V (*Pape*), le rayonnement volontaire actif et conscient, l'acte de vouloir, et enfin l'Arcane VI (*Amoureux*), la volition formulée en tant que désir ou aspiration plus ou moins profonde.

Mais ceux de nos désirs et de nos aspirations, qui nous hantent et nous dominent sans que nous en ayons pleinement conscience, constituent la sphère de notre sentimentalité, notre atmosphère psychique, si l'on préfère. C'est le domaine de Cupidon, le dieu que l'on représente souvent avec un bandeau sur les yeux. Il faut que l'Initié, après avoir appris à penser, apprenne aussi à aimer. Si l'Amoureux se croise les bras sur la poitrine, dans l'attitude connue des Rose-Croix comme l'ordre du Bon Pasteur, c'est qu'il se prétend capable de pousser l'amour jusqu'à l'oubli total de soi-même. Cet oubli réalise la Beauté morale (Thiphereth, 6e des Sephiroth) dont l'emblème kabbalistique est le Sceau de Salomon, formé de deux triangles entrelacés. Il faut y voir l'image du mariage de l'âme humaine (▽ Eau) et de l'esprit divin (△ Feu), combinaison de l'Actif et du Passif dont résulte la puissance magique par excellence.



L'individu, en effet, qui en est réduit à ses propres forces a bien vite épuisé ses réserves. Il lui faut ensuite faire appel à une énergie d'emprunt : mais en empruntant, il contracte une dette, dont il ne s'acquitte qu'en mettant l'énergie captée au service d'un intérêt supérieur au sien. Tout accaparement égoïste provoque une congestion perturbatrice, appelant fatalement une réaction équilibrante

(catastrophe figurée par l'Arcane XVI, *Maison-Dieu* ou *Tour foudroyée*).

Pour jouir des avantages d'une vie plus haute et plus large que la vie individuelle, il faut donc savoir se mettre au service d'une cause élevée. — Qui ramène tout à soi et refuse de se dévouer se retranche du courant de la vie collective. Or, ce n'est qu'en se rattachant à cette vie plus étendue que l'individualité peut grandir et accomplir sa destinée. L'initiation, par suite, ne se contente pas d'éclairer l'intelligence et d'exalter la volonté ; elle s'efforce aussi de développer les sentiments généreux, car l'amour est la source de toutes les nobles actions. L'*Amoureux* du Tarot correspond ainsi au Compagnon digne de participer au Grand-Œuvre, en raison de ses solides qualités de cœur, plus encore qu'en considération de son talent ou de son énergie.

Au point de vue astronomique, il ne convient de retenir, dans l'Arcane VI, que l'arc et la flèche, armes qui, primitivement, caractérisaient le signe du *Sagittaire*. Le Centaure Chiron, du zodiaque grec, est d'ailleurs précisément l'instructeur du jeune Hercule que représente l'Amoureux.

INTERPRÉTATIONS ESSENTIELLES :

1° THIPHERETH, Beauté. Sentimentalité. Affections. Sphère animique, source des sympathies et des antipathies. Lien moral ou psychique unissant l'esprit au corps.

2° Sélection des âmes. Choix. Liberté. Libre arbitre. Désir. Tentation. Epreuve. Doute. Incertitude.

3° Personne sentimentale, affectueuse, se laissant influencer par le cœur, plutôt que par le raisonnement, le calcul ou l'intérêt. Recherche d'une orientation morale. Irrésolution. Hésitation. Résultat désiré, mais non obtenu. Affaire qui reste en suspens. Indécision.

(*A suivre*)

Oswald Wirth.·.

UN PEU DE FÉMINISME

par la S.·. M.·.
Memb.·. de la R.·. L.·. d'Adoption, *La Nouvelle Jérusalem*
(G.·. L.·. D.·. F.·.) Or ·. de Paris

L'association des Rédacteurs dans les Ministères vient d'émettre un vœu — non surprenant d'ailleurs, contre l'admissibilité de la femme au Rédactorat. — Que la femme soit ou non capable d'en subir les examens et d'en remplir les charges, peu importe. — Elle est femme — Cela suffit pour l'écarter d'une profession que son intelligence, ses capacités, ses aptitudes lui permettraient d'exercer : cela contrôlé, démontré par un concours — celui même que subissent ces Messieurs... Est-ce là reconnaître l'inanité du dit concours ? S'il ne prouve pas

que la femme, même en y réussissant, puisse satisfaire aux exigences de la profession, cette objection subsiste pour les candidats hommes... Si elle est nulle, pourquoi un concours serait-il probant pour les uns — négatif pour les autres, seulement à cause du sexe différent de ces derniers, chose qui n'a rien à voir avec les mathématiques, la rédaction... et la théorie professionnelle. D'ailleurs, ne seraient admises à concourir que les femmes bien notées, ayant déjà débuté dans la carrière administrative et obtenu comme on doit l'exiger pour ces Messieurs, des notes de pratique suffisantes...

Mais il ne faut pas nous leurrer. — Quelque solides arguments que puissent apporter les uns et les autres en faveur de la thèse féministe, la raison de son rejet n'est point tant dans les objections que peuvent formuler ces Messieurs que dans l'esprit même de ces derniers. Leur association est composée d'éléments divers — où ceux du bon vieux temps sont majorité en comparaison de ceux dont les idées plus modernes représentent l'avenir. Toute opinion nouvelle effraie les premiers. Lorsqu'elle revêt un jupon pour peu ils crieraient à la décadence des mœurs — à l'incohérence des intelligences. Ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes sont en pleine décadence et en pleine incohérence puisque, chargés d'administrer au moins partiellement les affaires du xxe siècle, ils sont incapables de suivre les idées de leur époque et d'évoluer avec elles. Ceci est un mal infiniment profond, un terrible non-sens provoquant, excitant des luttes plus ou moins lointaines et violentes entre les partisans du passé et ceux de l'avenir. L'issue n'en est pas douteuse... Le passé, passera, comme dit une vieille chanson. L'avenir, de gré ou de force, de manière violente ou calme, s'établira, modifiera les institutions existantes selon ses besoins. Tant pis pour ceux qui ne sauront pas s'adapter à cette évolution ! D'ici là d'ailleurs, en matière administrative, une sage retraite — digne récompense des services antérieurs, aura fait remplacer les anciens éléments par de jeunes. Ceux-ci, conquis aux idées nouvelles — ne connaîtront qu'une faiblesse ou qu'une force ! celle de l'esprit, même ce dernier fût-il revêtu du cotillon de Perrette.

Et la preuve que malgré tout l'idée féminine progresse, c'est qu'il y a vingt ou trente ans, la question de *l'admissibilité* de la femme au Rédactorat ne se fut pas posée. Pour qu'elle ait pu pénétrer dans une association aussi fermée, aussi *bourgeoise*, aussi jalouse des prérogatives, des privilèges, des avantages et des faveurs de toutes sortes prodigués à ses membres, il faut, disons-nous, que le féminisme ait fait d'extraordinaires progrès. En réalité, l'échec actuel de la femme importe peu. La question a été posée — elle ne pouvait pas recevoir de suite une solution affirmative. Elle est une ennemie pour ces Messieurs de l'ancien temps — une étrangère au moins, une figure nouvelle. Le vieux Français, surtout quand il est *fonctionnaire*, n'aime pas la nouveauté !... Hé quoi, on changerait la bonne routine ? On repeindrait de teintes nouvelles les vieux cartons ? On dérangerait la poussière des casiers, l'arrangement des bureaux, le costume des huissiers... les en-tête du papier ! ! !... Mais vous n'y songez pas ! Ce serait l'anarchie, la révolution... Après cela, allez donc proposer à ces Messieurs d'introduire chez eux l'être de perdition et de sensation qu'est la femme... Car il est entendu que lorsque la vertu d'un homme succombe, c'est la femme qui a tort... Lorsque ces messieurs laissent choir leur dignité sacrée, c'est la femme qui la leur enlève — tout comme on voit soustraire un vulgaire paralpuie dans une ministérielle antichambre.

*
* *

Il est juste cependant de reconnaître que si certaines femmes réclament

énergiquement leurs droits, beaucoup, par contre apportent la plus grande indifférence à l'étude et à la résolution de tous les problèmes scientifiques et sociaux. Il y a certes une élite intellectuelle féminine, — mais cette élite n'est hélas ! qu'une minorité ! Paris ne représente pas la province. Si, dans notre capitale, 10, 20 ou 30% des femmes sont instruites et ont des opinions *avancées*, combien, dans les petites villes de France, continuent, en dépit des progrès scientifiques, à croire à une création en six jours, à l'histoire d'une vierge-mère, à celle d'un paradis où toute la journée et peut-être aussi la nuit (s'il y a des nuits et si l'on n'y dort point !) On piaillera de suaves cantiques... Même, si la croyance de ces femmes aux articles du dogme s'affaiblit, elles sont toujours les ouailles chéries du curé de l'endroit... Cela pose, cela est de bon ton, donne de la considération, établit une façade de vertu, contre laquelle se heurtent pour périr les plus noires calomnies que ces créatures angéliques du « bon dieu » répandent elles-mêmes les unes contre les autres, tant est grande leur solidarité ou plutôt leur charité. Elles en sont encore à ce dernier article...

Allez donc, après cela, parler à de telles femmes de la crise économique, des douzièmes du budget, des théories socialistes, de la sociologie, etc. etc ! ! ! — Elles condamnent Zola, ignorent les premières notions de paléontologie ou de biologie, ne connaissent que la littérature permise, par la « Sainte Eglise », pensent que tout le reste est affaire d'homme. Elles sont à cent mille lieues de comprendre que si elles s'occupaient un peu plus de l'évolutionnisme et un peu moins de fêtes sacrées, le beurre serait moins cher et les pommes de terre meilleur marché... Or, l'élément féminin rétrograde est, comme dans le sexe masculin, l'élément *bourgeois*.

Les femmes ouvrières et employées, mêlées de plus près à la vie pratique entendant continuellement les critiques et récriminations des hommes de leur famille contre les institutions politiques actuelles et l'organisation capitaliste, sont, plus que les petites bourgeoises, préparées à subir le choc des idées, à échapper aux vieux préjugés. Bien mieux, *il faut* qu'elles se mêlent à la lutte : leurs salaires sont moins que médiocres, les chômages fréquents. La *société* actuelle fait naître, provoque chez elles, la révolte. Les hommes, dans les métiers qu'elles exercent, leur font une concurrence souvent ennemie ; les enfants réclament à la maison ; il faut payer le terme dont le mari, trop souvent, absorbe le montant chez les marchands de vin — cette plaie sociale... La femme ouvrière, en lutte contre tout cela, prend une part plus directe, que la bourgeoise, à la vie économique du pays, donc à sa transformation. Cela est logique d'ailleurs. Tout effort est amené par des besoins directs et immédiats. On pourrait presque dire, que seuls luttent ceux dont les intérêts sont en jeu, du moins quant aux mentalités simplistes. Les faits le prouvent d'ailleurs.

Nous voyons actuellement dans la lutte contre la vie chère, les femmes de mineurs, de tisserands, d'ouvriers, casser les œufs et gâter le beurre, ce qu'elles ont grand tort de faire, — hâtons-nous de le dire, — car perdre la marchandise n'est pas un moyen de l'avoir abondante et à bon compte... Mais enfin, tel qu'il est dans ses maladresses faussé par des meneurs violents ou incompétents, ce mouvement des ménagères ne laisse pas que d'être intéressant ». Il montre les femmes ne se contentant plus de pleurer sur leur misère, mais se mêlant directement, au conflit économique.

Elles s'y mêlent mal, cela est entendu, par des coups et des horions, mais elles agissent en cela comme les simples, qui s'imaginent transformer un état social au moyen de solides coups de poing. D'ailleurs, les hommes commettent la même erreur lorsqu'ils éprouvent le besoin de descendre dans la rue et de bur-

ler quand le premier effort à faire au moins pour le peuple, serait de ne plus aller chez le mastroquet, de s'éclairer, de s'instruire davantage, afin de substituer sa propre valeur à celle de ceux qui, faux révolutionnaires, mal préparés à leur grande tâche prétendent le diriger, souvent pour le duper.

Quoiqu'il en soit, la violence est l'erreur des simples, erreur funeste qui n'a jamais engendré que l'écrasement de ses fauteurs.

*
* *

Pour en revenir à la participation de la femme à la réforme économique du pays, remarquons dans ce mouvement, l'absence de toute femme fonctionnaire.

Cette dernière cependant, est aussi misérable, sinon plus que l'ouvrière. En tout cas, elle est plus asservie. Salaires de famine, réglements draconiens, main-mise sur la vie privée, préjugés engendrant des abus, protection avouée ou cachée accordée aux « bien-pensantes », au dépens des autres qui, pour se défendre, doivent avoir constamment les griffes en avant.

Tout écrase la petite fonctionnaire et la réduit à une pauvreté économique et morale — qu'il importe d'ailleurs de conserver pour le plus grand bonheur de... ces Messieurs! — Aussi sur les marchés de Lens et d'ailleurs, l'ouvrière casse les œufs : la petite fonctionnaire se contente de n'en pas manger... C'est qu'elle est bourgeoise, la petite fonctionnaire, habituée au respect et à la crainte des dieux, des bonzes religieux et civils de toute espèce ! — Elle n'ose renier ni la divinité, ni ses directeurs. Elle croit inutile et dangereux de penser... Elle veut avoir l'air d'être une femme « comme il faut » et pour être une femme « comme il faut » — il est bien entendu qu'il n'est utile de s'occuper que des heures de la messe, du poisson qu'on mangera le vendredi-saint, de la robe qu'on achètera pour Pâques, ou des protections à dénicher, auprès du futur chef de service.

*
* *

Dans de telles conditions, l'échec *provisoire* de la femme devant l'éligibilité, l'électorat, le rédactorat, etc. — car nous avons élargi la question, — cet échec, est-il surprenant ? Non. Il est dû à la femme elle-même, à ses *féministes* en partie, à la raison *raisonnable* de ses adversaires d'autre part.

A la femme d'abord, étant données son indifférence et la nullité de son instruction ; à ses féministes ensuite : nous ne voulons, certes pas, condamner l'œuvre et l'action courageuse de ces dernières ; mais, il faut cependant reconnaître que cette action ne s'exécute pas toujours en un sens profitable : Quelques féministes compromettent leur cause par des allures incohérentes, se déguisent en hommes par exemple, pour mieux défendre les femmes. D'autres, par des opinions trop avancées pour les milieux qu'elles doivent pénétrer effarouchent celles qu'il faudrait convaincre. Peut-être même, les dites opinions ne sont-elles souvent que les exagérations d'une idée juste et raisonnable. Mais elles sont irréalisables parce qu'elles tendent à établir des identités impossibles au lieu de faire ramarquer que les différences existant entre les sexes — n'impliquent point des idées de supériorité ni d'infériorité, et, en tout cas, ne doivent jamais motiver des injustices.

Reconnaître à l'homme et à la femme des aptitudes ou des moyens d'action quelque peu différents les uns des autres, est avouer la vérité, telle qu'elle est actuellement. Dans cent, deux cents, trois cents ans, peut-être, y aura-t-il ten-

dance à l'unification des forces entre les sexes, si une éducation rationnelle, physique et morale, vient rétablir l'ordre des choses compromis par la manière déplorable dont on élève, depuis des siècles, les jeunes filles de toutes conditions.

Quoi qu'il en soit, que subsistent ou non des différences, répétons-le, elles sont matière à une plus logique répartition du travail... et des salaires, à une rénovation de la famille, du mariage, des lois de tout genre, et non à des injustices.

Beaucoup de féministes reconnaissent cela — mais, d'autres s'y refusent, veulent réaliser un absolu qui — à notre époque du moins, est une chose impossible, et, compromet la cause à défendre par les contradictions que la vie réelle et pratique lui oppose.

Enfin, pour continuer l'examen de l'action des féministes, beaucoup de ces dernières, découragées par la veulerie de leurs compagnes, se bornent à exercer leur influence dans les milieux masculins, plus intéressants. Bien peu songent à faire, par le livre, par la presse, par des conférences circulaires et des publications de vulgarisation scientifique etc..., l'instruction et l'éducation de leurs compagnes. Esprits d'élite les féministes directrices du mouvement, devraient avant tout chercher à s'attirer la sympathie des membres des corps enseignant. Elles devraient faire appel aux institutrices d'abord, afin que celles-ci apprissent aux toutes petites les doctrines de régénération de la femme, leur donnent conscience d'elles-mêmes. Certes, beaucoup de professeurs s'attachent à cela ; malheureusement, beaucoup aussi, insuffisamment converties elles-mêmes à ces idées, parfois indifférentes à tout ce qui n'est pas le programme, enseignent, sans réveiller l'âme des petites femmes qu'elles dirigent sans l'élever au-dessus des « cours de morale à l'usage des jeunes filles !

De manière générale enfin, les féministes restent trop à Paris, ne vont pas assez en province, prêchent les converties. Les autres suivent le mouvement si elles veulent ! Cependant, la propagande féminine devrait envahir la province qu'elle est très loin de pénétrer en masse. L'institutrice régionale est toute désignée pour une telle œuvre. Cependant, il ne faut pas oublier qu'elle est fonctionnaire, qu'elle a besoin de vivre et pour cela ne peut pas risquer de compromettre sa situation en attirant sur elle, par l'exposition d'idées trop avancées (!) ou par la direction de son enseignement, les foudres d'un inspecteur quelconque. Il serait alors possible d'éviter cela, de créer, à Paris, si l'on veut, une pépinière de conférencières instruites qui, à tour de rôle, iraient en province faire des séries de causeries. Ces séries pourraient être purement scientifiques, conçues sur le plan de celles organisées le dimanche par le G.·. O.·. de France à Paris, par exemple. Mais, toujours elles devraient présenter entre elles une suite logique, de manière à ne pas éparpiller l'attention de leurs auditrices sur une infinité de sujets et leur permettre d'entrevoir nettement une opinion, aussi complète que possible, résultant des notions exposées.

Les provinciales, manquant de distractions en leur petite ville se rendraient assez volontiers à ces conférences. Si une, deux, trois d'entre elles seulement pouvaient être conquises, amenées à penser quelque chose, à douter de tout ce qu'elles croient savoir, ce serait là un succès pour le féminisme. Au besoin, des brochures laissées dans le pays, quelques revues *bon marché*, éditées pour les femmes spécialement, continueraient l'œuvre entreprise.

Il y aurait d'ailleurs des écueils à éviter. Il ne s'agirait point d'effaroucher les femmes à convaincre par des allures extravagantes ou révolutionnaires... Il ne faudrait point que les conférencières semblassent appartenir à un parti politique

quelconque. Dans les petites villes, les haines sont vives; une étiquette suffit pour faire accepter ou repousser des idées. Le prétexte scientifique seul, serait mis en relief. Il faudrait également être habile dans la manière de faire accepter des conclusions ; ne pas dire, par exemple : « l'évangile est une fumisterie » mais, sous prétexte de le faire apprécier, raconter qu'il y en avait cinquante-quatre qu'avec ces cinquante-quatre on en a confectionné quatre qui n'ont rien d'inspiré ni de révélé, et lire les contradictions de ces derniers sans avoir l'air de vouloir, *d'avance*, en tirer des armes contre la religion... Ceci est la méthode des auteurs du XVIIIe siècle, méthode qu'exposera, au cours de son ouvrage sur les « Précurseurs de la Rentrée Moderne » (1) notre F.·. M. I. Nergal.

Certes, nous ne sommes plus au temps de Voltaire et de la Bastille. Mais, si en raison d'une plus grande liberté politique, nous avons moins besoin de prudence, il nous en faut autant étant donné le retard des esprits féminins de province, le nombre et la nature de leurs préjugés leur haine contre tout ce qui est nouveau, le manque de culture dont ces femmes sont victimes.

Pour secouer leur indifférence en matière politique, exposons leur l'intérêt qu'ont les femmes de s'en occuper. Ne leur disons pas brusquement qu'elles doivent réclamer le droit de vote. Expliquons-leur que ce dernier est une force, que l'on écoute les revendications masculines, parce qu'on a peur de la veste aux élections suivantes, que les députés ne réclament guère des augmentations de salaire ou de traitement que pour ceux dont ils ont besoin pour se faire élire.

La conclusion vient toute seule : « Si vous voulez avoir des traitements meilleurs, ne négligez pas l'arme qui peut vous les procurer ; pour l'instant, elle est la seule efficace ». Donc, pour compléter cela, montrons aux femmes, contrairement à l'opinion générale, qu'elles ont été toujours abaissées et asservies par l'église, tenues ignorantes par elle ; faisons-leur sentir que leur condition inférieure résulte de l'action et de la suprématie cléricales durant les siècles écoulés. Nous aurons ainsi orienté les désirs des femmes vers le droit de vote et imprimé, en même temps, une direction à leur future action politique.

Cependant, ne croyons pas avoir converti nos auditrices du premier coup. Les idées se déposent dans les cerveaux, y murissent, en deviennent, petit à petit, partie intégrante et, alors seulement, ont quelque chance de porter des fruits. Le tout est de faire sentir à nos compagnes, l'intérêt direct qu'elles ont à sortir de leur indifférence. La C. G. T. par exemple ferait bien mieux, au lieu d'encourager les ménagères à casser les œufs, de leur expliquer que s'ils sont chers — c'est à cause des lois sur l'exportation, des traités de commerce avec l'étranger, etc. Elle devrait leur montrer, que songer à réformer méthodiquement tout cela serait enrayer le mal, qu'elles pourraient aider à cette œuvre bien mieux que par des violences, que ce serait leur intérêt, leur devoir et leur gloire de participer au relèvement économique du pays dont elles profiteraient.

Agir ainsi serait faire bien plus pour le féminisme et la question sociale que d'obtenir même, du jour au lendemain, tel avantage électoral dont la femme se servirait actuellement en faveur de Monsieur le Curé.

Toutes ces explications doivent paraître bien simplistes à nos féministes parisiennes. Mais, elles sont comme beaucoup de polémistes parisiens eux-mêmes... Tous ignorent le reste de la France, qu'il s'agit de convaincre et d'entraî-

Ils vivent pour Paris, comme si Paris était seul dans notre pays. Cependant, plus que les femmes, les hommes habitués à la vie électorale, visitant leurs

(1) En publication dans la revue *L'Acacia*.

circonscriptions, connaissent l'étiage des mentalités féminines de province. C'est pourquoi, bon nombre d'esprits généreux et avancés, refusent à leurs compagnes quantités de droits politiques. Ils sentent bien que les leur accorder serait faire, en ce moment, le jeu de la réaction — dangereux pour les femmes elles-mêmes, compromettant pour tous la cause du progrès et celle de la liberté bien comprise-

*
* *

La première œuvre qui s'impose aux féministes est donc éducative.

Que les institutrices et les professeurs femmes abandonnant pour un temps l'idée de la co-éducation par exemple, réclament la refonte des programmes, la suppression de l'enseignement dit : « à l'usage des jeunes filles (!) » et l'établissement de l'égalité dans les matières enseignées. N'est-il pas coupable de tronquer la science, de n'en donner qu'une partie fausse parce qu'incomplète, à des cerveaux « *inférieurs* parce que féminins ! » Certes, toutes les femmes ne suivraient pas l'enseignement intégral. Mais, tous les hommes y réussissent-ils ?

D'ailleurs, en ce point, comme en tant d'autres, des siècles de recul moral et intellectuel, de catholicisme en un mot, pèsent sur la cérébralité de la femme et en arrêtent le développement. Cela n'est qu'une raison de plus pour entreprendre cet enseignement intégral et l'entreprendre, est le meilleur moyen d'émanciper la femme.

Il faut bien se dire qu'enseigner la biologie aux jeunes filles, leur donner des notions d'archéologie, de paléontologie, de déterminisme, etc... est les arracher au dogme, les préparer à ouvrir les yeux sur les nécessités politiques qui leur échappent. Quand cette tâche sera accomplie, le féminisme s'imposera partout. La question disparaîtra même, puisque sera comblé le fossé intellectuel qui sépare les mentalités féminines et masculines, les empêche de discuter des idées, de s'entendre, de se comprendre, de s'organiser rationnellement et harmonieusement pour la lutte commune.

Est-ce à dire, que dès maintenant, des postes administratifs doivent être refusés aux femmes capables de les remplir ? Non. Mais l'échec signalé au début de cet article importe peu. Il est un simple retard apporté aux progrès de la femme. Puisse celle-ci le mettre sagement à profit pour s'éduquer en masse et faire qu'un jour, tant de lumière brille dans les esprits, que les vieilles idées s'enfuiront, laisseront la place aux conceptions modernes qui ne se réaliseront que si leurs partisans ont, pour les discuter, les établir, les faire triompher, une valeur réelle et solide.

S.·. M.·.

Le Gérant : A. QUILLET.

Imprimerie de Choisy-le-Roi. — J. PAUSADER, Directeur.